

Histoire de Chasse

Pendant mon dernier voyage en Californie, je fus invité, par un Mexicain dont j'étais l'hôte, à l'accompagner dans une partie de chasse au gros gibier. Les battues des environs de Paris n'en sauraient donner qu'une vague idée. Tandis que, là-bas, tout le mérite consistait à confier à des gardes habiles le soin de dresser le gibier à passer devant d'élegants chasseurs placés en embuscade, une fois par semaine, le dimanche ; à se faire transporter en quelques heures, à l'aller comme au retour, par des trains rapides ; à déjeuner copieusement ; à massacrer, dans un véritable guet-apens, un nombre considérable d'innocents animaux et rentrer à Paris à temps pour conter, à dîner, les histoires de chasse les plus invraisemblables ; ici, l'on part à cheval, emmenant un mulet de bât, sur lequel on charge les provisions de bouche, qui dureront aussi longtemps que l'expédition, de huit à dix jours environ. Les chasseurs font leur cuisine eux-mêmes, avec des ustensiles très primitifs, et couchent en plein air, enveloppés dans une couverture, au pied d'un arbre (le climat très doux et surtout l'air excessivement sec de cette partie de la Californie permettant de coucher ainsi dehors sans aucun danger), le gazon des clairières servant à la fois de matelas aux hommes et de nourriture aux chevaux. A tour de rôle, l'un des chasseurs veille sur le repos de ses compagnons pendant la nuit. C'est un campement véritable ; et, quand j'essayai de m'endormir pour la première fois, j'invoquai, sans le vouloir, les héros de Fenimore Cooper. Œil-de-Faucon et Bas-de-Cuir, sur le terrain même de leurs prouesses.

De la ville de Los Angelès, où je me trouvais alors, nous avions gagné les montagnes de la Sierra-Madre, dont les cimes étaient déjà couvertes des premières neiges de l'hiver, tandis que les grands bois de pins étalaient, sur les plateaux inférieurs, leur verdure éternelle. Nous établissions notre camp, avant la tombée de la nuit, à une trentaine de milles de notre point de départ, au bord d'un petit torrent, dont les eaux glacées indiquaient assez qu'elles prenaient leur source dans ces neiges éclatantes que nous avions aperçues de loin, dans la matinée, couvrant le sommet de ces hautes montagnes.

Après un frugal repas, une mauvaise nuit due, sans doute, au changement de lit, nous nous mettions en route à pied, le matin de bonne heure, bien décidés à rapporter au camp un

de ces daims dont nous avions souvent aperçu la silhouette sous bois, pendant notre ascension. La région des grands ours grisly, dans laquelle nous nous trouvions, nous obligeant à n'emporter qu'une carabine américaine à seize coups, nous ne pouvions songer au petit gibier que nous avions rencontré, depuis notre départ, en abondance invraisemblable et dont les lièvres, les lapins, les écureuils et surtout les colins de Californie (perdreux à aigrette) formaient l'appoint le plus sérieux.

Le Winchester rifle, dont je me servais pour la première fois, renferme dans un magasin placé sous le canon, seize cartouches à balles forcées, qu'un mécanisme ingénieux permet de tirer successivement, sans ôter l'arme de l'épaule. On m'avait bien recommandé, si le cas se présentait, de ne pas tirer sans nécessité sur les ours grisly, animaux terribles qu'il faut viser à l'œil ou à la gueule, seuls points vulnérables, car leur fourrure épaisse semble être à l'épreuve de la balle forcée, qui glisse ou s'aplatit sur leur crâne. Un ours de cette espèce, dressé sur ses pattes de derrière, n'a pas moins de 7 pieds de hauteur, et son étirement est si puissante qu'il peut étouffer un bœuf en quelques instants et lui briser la tête avec ses terribles mâchoires. L'ours grisly attaquant toujours l'homme (c'est, avec le tigre de Bengale, le seul fauve qui soit dans ce cas), les recommandations auraient pu se borner aux mesures à prendre pour se grouper et résister à son attaque.

Après avoir battu la montagne pendant plusieurs heures sans approcher un seul cerf ou chevreuil, nous vîmes, à 50 verges devant nous, dans une clairière, un ourson jouant comme un jeune chat avec une tête de daim. Un instant après, un formidable grognement se faisait entendre sous bois, à quelque distance de l'endroit où se trouvait l'ourson, et, tout à coup, une ourse énorme, la mère sans doute, apparut près de son rejeton.

Nous n'avions aucun moyen de refuser le combat, nos chevaux étaient hors de notre portée et, d'ailleurs, à travers l'épaisseur du bois ou la pente escarpée de la montagne, la retraite, pour ne pas dire la fuite, était impossible. J'attendis donc, avec un léger battement de cœur et le rifle à l'épaule, que l'ourse fit un mouvement de notre côté ; mais là se borna la première épreuve de notre sang-froid. L'amour maternel l'emporta chez la fauve, l'ourse vint près de son petit, le poussa devant elle et tous deux disparurent dans la forêt.

AMERIC.

LA BOXE.

\$60,000 POUR JEFFRIES ET SHARKEY.

Les directeurs du Glen Park à San Francisco offrent une bourse de \$60,000 pour la rencontre Jeffries Sharkey. Si l'on va se battre sous leurs auspices, ils se proposent de construire un amphithéâtre capable de contenir 100,000 personnes et de fixer le prix d'admission à \$1 00.

KID MCCOY AURA DE LA BESOIGNE.

Kid McCoy s'est engagé à se battre deux fois au cours du mois de septembre sous les auspices du club Westchester. Son premier adversaire sera Joe. Choyinski et le prix de cette rencontre sera une de \$7,500. Le deuxième adversaire n'est pas encore choisi, mais on croit que ce sera Tommy Ryan.

THEATRE RESTAURANT

Concerts de 2 hrs. à 12 hrs.

Représentation de la bataille entre Sharkey et McCoy et autres vues intéressantes par le Kinoscope.

Au jardin orchestre pour la danse.
Liqueurs et Cigares de choix.

Entrée Gratis.

O. TREPANIER, Prop.,

1873 RUE STE. CATHERINE

Hotel Eiffel

TENU PAR

M. CHS. GAGNON

COIN DES RUE

Amherst et Demontigny

Table de premier choix,
Liqueurs de première classe,
Cigars exquis et prix modérés.